LES COLLABORATEURS DU COMITÉ INTERNATIONAL DE LA CROIX-ROUGE SUR LE CHAMP DE BATAILLE DE SOLFÉRINO [1]

A la suite d'une initiative prise par certains d'entre eux, les collaborateurs du Comité international de la Croix-Rouge décidèrent d'organiser un pèlerinage sur le champ de bataille de Solférino, où Henry Dunant conçut l'idée de la Croix-Rouge. Ils proposèrent au personnel d'autres institutions internationales humanitaires ayant leur siège à Genève de se joindre à eux.

C'est ainsi que le matin de Pâques, 28 mars 1948, cent-vingt collaborateurs du Comité international de la Croix-Rouge et leurs proches, ainsi que cinquante membres du personnel de la Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge, du Conseil œcuménique des Eglises, de l'Alliance universelle des Unions chrétiennes de jeunes gens, de la Société des Amis et du Centre d'entr'aide en faveur des populations civiles, arrivèrent en autocars dans la localité de Solférino après avoir longé les collines où, en 1859, s'était déroulée la mémorable bataille.

Ils eurent l'agréable surprise et la réelle émotion de se voir attendus par de nombreux représentants des Autorités italiennes et de la Croix-Rouge italienne ainsi que par une grande partie de la population de Solférino, qui avaient organisé, à l'occasion de cette visite, une cérémonie empreinte à la fois de simplicité et de grandeur et dont tous ceux qui ont eu le privilège d'y assister garderont un ineffaçable souvenir.

Accueillis par le vice-préfet de Mantoue, le syndic de Solférino, le commandant des carabiniers et plusieurs autres représentants des Autorités et du corps médical, d'une part, et par le président du Comité de Mantoue de la Croix-Rouge italienne, comte Magnaguti, de la vice-présidente et des autres membres de ce Comité, d'autre part, les voyageurs gravirent la belle avenue

[1] *Hors-texte.*

bordée de cyprès qui conduit à l'impressionnant sanctuaire où l'on a pieusement rassemblé les ossements des morts de la grande bataille. Après l'avoir visité, les assistants se rassemblèrent autour du porche et face à la vieille tour carrée et à la colline des cyprès qui furent le centre des combats du 24 juin 1859, tandis que le soleil dissipait les nuages et que se mettaient à tinter les cloches de Pâques, ils écoutèrent des allocutions commémorant la naissance de la Croix-Rouge.

Tout d'abord, M. Polsini, syndic de Solférino, souhaita la bienvenue aux visiteurs et souligna la signification profonde de ce pèlerinage.

Puis le comte Alessandro Magnaguti, président du Comité de Mantoue de la Croix-Rouge italienne salua, au nom de cette Société, ceux qui étaient venus de loin pour visiter la terre qui inspira la noble idée de la Croix-Rouge au cœur grand et généreux d'Henry Dunant, dont l'esprit vit toujours en ces lieux. Puis, prenant pour thème la maxime de Pascal selon laquelle les grandes pensées viennent du cœur, il magnifia la personnalité du promoteur de la Croix-Rouge et releva qu'il fit de cette institution, dans sa conception hardie, la première œuvre véritablement universelle. Il semble, poursuivit l'orateur, que c'est à dessein que Dieu fit naître Dunant en Suisse, terre paisible et charitable. Enfin, il émit le vœu fervent que l'emblème de la Croix-Rouge puisse dorénavant luire à jamais dans un ciel pur et libre de tout nuage, comme un symbole éternel de justice, de paix, de pitié et d'amour entre tous les hommes.

Le professeur Ernesto Gallico, ancien réfugié en Suisse, rendit ensuite hommage à l'œuvre accomplie par la Croix-Rouge lors de la seconde guerre mondiale, exprima sa gratitude personnelle et dit son espoir que survienne une ère de concorde où la dignité de la personne humaine sera mieux respectée.

M. Jean S. Pictet, directeur-délégué du Comité international de la Croix-Rouge, exprima aux Autorités et aux représentants de la Croix-Rouge italienne la sincère reconnaissance des assistants pour la belle manifestation organisée à leur intention et pour le bienveillant et précieux accueil dont les visiteurs étaient l'objet ; il leur apporta le plus cordial salut du Comité international de Genève. Puis il poursuivit en ces termes :

Il est impossible de n'être pas étreint par une émotion profonde à la vue de ce lieu où, telle une source jaillissante, l'idée de la Croix-Rouge prit naissance il y a quatre-vingt-neuf ans. C'est non seulement l'œuvre nationale et internationale de la Croix-Rouge, répandue aujourd'hui dans le monde entier, qui trouve ici son origine, mais aussi les normes du droit des gens humanisant la guerre elle-même : le respect de l'homme qui souffre et de l'ennemi désarmé.

Mille huit cent cinquante-neuf ! Napoléon III fait la guerre à l'Empire d'Autriche-Hongrie pour lui enlever la Lombardie et la rendre au roi de Sardaigne : guerre courte mais meurtrière, étape importante vers l'unité italienne. La sanglante victoire de Magenta, le 4 juin, avait ouvert Milan aux troupes françaises. Les Austro-hongrois qui se sont jusqu'alors repliés, tentent de prendre leur revanche. Le jeune empereur François-Joseph s'est lui-même placé à la tête de ses troupes.

L'armée française et, à son aile gauche, les forces sardes et piémontaises, comptent 150.000 hommes et 400 pièces d'artillerie. Les troupes autrichiennes, quelque peu supérieures, se montent à 170.000 hommes et 500 bouches à feu. Le choc eut lieu à l'aube du 24 juin.

C'est ce jour qu'arriva à Castiglione un Suisse de trente et un ans, Henry Dunant. Genevois de vieille souche, philanthrope, profondément religieux, c'était déjà un des fondateurs de l'Union chrétienne de Jeunes Gens. L'on sait l'immense développement pris par cette institution et l'œuvre admirable qu'elle a accomplie en faveur des prisonniers de guerre au cours du dernier conflit mondial. C'est presque par hasard que Dunant se trouvait là ; je dis presque car, homme d'affaires de son état, il cherchait à rencontrer l'Empereur des Français pour lui remettre un ouvrage et pour l'intéresser à une entreprise de moulins en Algérie. A une dame de Genève qui, au début de la campagne d'Italie, lui avait proposé de réunir quelques personnes pour faire de la charpie, c'est-à-dire des pansements, il avait répondu : « Comment peut-on penser à faire de la charpie avant qu'il y ait un seul blessé. »

A Castiglione, à cinq kilomètres de Solférino, Dunant put sinon voir la bataille, du moins la suivre de très près et en recueillir les nouvelles brûlantes ; il fut surtout le témoin direct des souffrances terribles que la bataille engendra. Dans son livre prodigieux « Un Souvenir de Solférino », Dunant décrit ces mémorables événements, dont je ne puis ici rappeler que quelques traits.

A six heures du matin, les Français montent à l'assaut des fortes positions ennemies qui forment une ligne de cinq lieues. Les Austro-hongrois, protégés par leur artillerie placée sur les hauteurs de l'arrière, sont fortement retranchés dans les maisons de Solférino et des localités voisines. La bataille durera plus de quinze heures pendant lesquelles les soldats, qui se sont mis en marche à jeun, ne prendront aucune nourriture. Ce sont des combats acharnés, souvent corps à corps où abondent

les exploits héroïques mais aussi les actes de sauvagerie. Chaque localité, chaque maison sont prises, perdues et reconquises cinq ou six fois.

Solférino, en raison de sa position stratégique, est le centre de la bataille. Les Français deviennent enfin maîtres de la colline des cyprès, de la vieille tour carrée, que vous avez sous les yeux, et du cimetière de Solférino. Les Autrichiens commencent à se replier cependant qu'une tempête de pluie et de grêle se déchaîne à la chute du jour. La retraite se transforme presque en déroute, à l'exception de quelques groupes d'Autrichiens qui résistent jusqu'au dernier.

Dans son récit puissant, coloré, écrit dans une langue étincelante, Dunant insiste sur des faits qui, plus tard, donneront lieu aux grandes conquêtes de la Croix-Rouge : on achève des blessés, on tire sur les cantinières qui abreuvent les soldats gisants, on tue, on mutile des adversaires qui se rendent. Il note aussi les éléments favorables : un drapeau noir indique le poste des blessés et, par accord tacite et réciproque, on ne tire pas dans cette direction.

Puis c'est la nuit horrible, pleine de cris et de râles, qui succède au carnage : plus de 40.000 tués et grands blessés gisent pêle-mêle dans les champs, torturés par d'effroyables blessures et par la soif. Les maraudeurs, hyènes des champs de bataille, dépouillent les cadavres et les blessés. Ce n'est qu'au matin qu'on commença à les relever.

Vingt-cinq, vingt-six, vingt-sept juin, journées d'agonie et de souffrances ! Les blessés sont surtout concentrés à Castiglione et dans les villages avoisinants, d'où ils seront ensuite évacués sur les villes de l'arrière. Mais il y a un tel manque de moyens de transport que des blessés durent attendre trois jours avant même d'être transportés à Castiglione, où l'encombrement est indescriptible. Les services sanitaires, rudimentaires à cette époque, étaient déjà entièrement débordés pendant la bataille, moment où les médecins s'évanouissaient de fatigue à la tâche. Qu'en dire après le combat ! Dunant entre dans la Chiesa Maggiore, une des églises de Castiglione, où cinq cents blessés de diverses nationalités sont entassés. Brisés et sanglants ils sont laissés sans soins sur les dalles recouvertes d'un peu de paille : spectacle déchirant. La plupart des plaies sont infectées. Un vieux sergent disait à Dunant avec une froide amertume : « Si l'on m'avait soigné plus tôt, j'aurais pu vivre, tandis que ce soir, je serai mort ». Le soir il était mort. A cette époque, en effet, faute d'une désinfection faite à temps, le 60% des blessés mouraient. Alors Dunant, vêtu de toile blanche, se penche sur les blessés et les moribonds ; il suscite et groupe les bonnes volontés, constitue une équipe de secouristes improvisés : quelques touristes et commerçants, quelques femmes du pays. Il leur fait comprendre que l'on doit soigner sans distinction les amis et les ennemis. Il envoie son cocher à Brescia acheter des vivres et du linge. Et l'on se met à l'œuvre. L'homme en blanc se dépense sans compter ; il va de l'un à l'autre,

ici soignant un mutilé, là assistant un mourant ; il prend d'un moribond l'adresse de sa famille qui, sans cela, n'aurait eu aucune certitude.

Dans son bouleversant récit, Dunant continue à noter les ombres, mais aussi les lumières. Elles seront comme les pierres noires ou blanches de l'édifice à construire. Un prince autrichien, grièvement blessé, est sauvé et sera renvoyé plus tard à sa famille qui, privée de nouvelles, avait pris le deuil. Des chirurgiens autrichiens restés volontairement sur le champ de bataille pour soigner les blessés sont, en signe de reconnaissance, renvoyés à leur armée. Si, d'un côté, un médecin dit : « nous réservons les bonnes choses pour nos amis de l'armée alliée, mais nous donnerons à nos ennemis tout juste le nécessaire, et s'ils meurent, tant pis », d'un autre côté, le zèle charitable des habitants est admirable : « Tutti fratelli » disent les jeunes filles de Castiglione en se penchant sur les soldats tordus par la douleur. « Sono madre » dira à Dunant une noble dame de Brescia pour expliquer son abnégation à soigner les blessés.

Le récit de Dunant, l'extraordinaire « Souvenir de Solférino », sortit de presse trois ans après la bataille. Il produisit partout une intense émotion. « C'est plus beau qu'Homère, plus beau que la Retraite des Dix mille, plus beau que tout » écrivaient les frères Goncourt dans leur journal.

Les dernières pages contenaient une proposition : n'y aurait-il pas moyen d'éviter à l'avenir ces horreurs ; puisque les guerres apparaissent inévitables actuellement, n'y aurait-il pas moyen, pendant les époques de paix, de constituer des sociétés de secours qui, en temps de guerre, seraient prêtes à donner aux blessés des soins adéquats ; n'y aurait-il pas moyen qu'un principe conventionnel et sacré, ratifié par les Etats, serve de base à cette œuvre ?

A Genève, au sein de la Société d'utilité publique, un Comité de cinq personnes s'est constitué pour étudier les propositions de Dunant ; ce sont, outre l'auteur du « Souvenir », le Général Dufour, une grande figure de militaire plein d'humanité et de sagesse, Appia, lui aussi infirmier volontaire de la campagne d'Italie, Moynier, juriste et organisateur énergique, Maunoir enfin, chirurgien distingué.

Dunant parcourt les capitales, remet le « Souvenir » aux monarques, travaille l'opinion. La même année, en 1863, une Conférence, groupant à Genève les représentants de seize Etats, fonde la Croix-Rouge : des Sociétés de secours se constitueront dans chaque pays, le Comité de Genève en est le centre ; le vœu est émis que les blessés soient neutralisés, ainsi que le personnel qui leur porte secours. L'année suivante la Convention de Genève est signée, le premier traité que tous les Etats du monde sont invités à signer : les blessés des armées sont protégés, les médecins et infirmiers sont mis au-dessus de la lutte ; l'emblème de la croix rouge sur fond blanc est le signe de la protection.

Je n'en dirai pas plus. Vous connaissez le vaste développement pris

depuis par la Croix-Rouge, grande œuvre d'entr'aide et d'amour, dont la sollicitude s'est de proche en proche étendue à toutes les formes de la souffrance humaine, en temps de paix comme en temps de guerre : le Comité de Genève est devenu le Comité international de la Croix-Rouge, les Sociétés de secours sont devenues les Croix-Rouges nationales, fédérées au sein de la Ligue. Et tout cela, pressenti par l'étonnant visionnaire que fut Dunant, a trouvé son origine sur ce coin de terre.

« Si l'on m'avait soigné plus tôt, j'aurais pu vivre, tandis que ce soir je serai mort ». Pauvre soldat de Solférino, ton cri bouleversant a été entendu, ton sacrifice n'aura pas été vain.

Chers collaborateurs de la Croix-Rouge et des autres œuvres humanitaires qui se sont jointes à notre groupe, recueillons-nous un instant pour ce jour de Pâques en ce lieu de pèlerinage. Pour vous tous qui avez donné le meilleur de vous-même à nos œuvres pendant les tragiques années de la seconde guerre mondiale, je crois qu'il est bon de revenir à la source si pure qui inspira cette œuvre et à l'exemple incomparable que nous donne Henry Dunant : au lieu de pleurer, avant de parler, il a agi ; renouvelant le geste du bon Samaritain, il s'est lui-même penché vers ses frères souffrants. Si nous voulons que la Croix-Rouge vive et qu'elle reste digne de ses origines, qu'elle demeure une des Puissances morales de notre époque troublée et peut-être un dernier lien de concorde entre les hommes, gravons dans nos cœurs la grande leçon de Solférino.

Les assistants se rendirent ensuite au Musée de Solférino où, sous la conduite experte de son conservateur, M. G. Anzé, ils visitèrent avec un vif intérêt l'admirable collection des souvenirs de la bataille qui y sont exposés. Au nom de la Société de Solférino et de Saint-Martin, le conservateur fit don au Comité international de la Croix-Rouge, pour son musée, d'un boulet français et d'une bombe autrichienne.

Puis tous les participants furent invités à une collation offerte par la Municipalité et par la Croix-Rouge italienne. Ils reprirent enfin le chemin du retour, salués par la population de Solférino, et emportant en leur cœur la puissante empreinte des heures émouvantes qu'ils venaient de vivre.

Face à la vieille tour carrée et à la colline des cyprès qui furent le centre des combats du 24 juin 1859

2. Accueillis par les représentants des Autorités et de la Croix-Rouge italienne, les visiteurs gravissent la belle avenue qui conduit au sanctuaire.

3. Le comte A. Magnaguti, président du Comité de Mantoue de la Croix-Rouge italienne, prononce son discours.

DISTRIBUTION DE MÉDAILLES FLORENCE NIGHTINGALE
Athènes. 14 février 1948.

1. S. M. la Reine Frédérique remet la Médaille Nightingale à M^lle Marriete Velissariou, infirmière professionnelle.

DISTRIBUTION DE MÉDAILLES FLORENCE NIGHTINGALE
Athènes, 14 février 1948.

2. Les lauréates : M^me^ Arriete Degleris, infirmière volontaire et M^lle^ Marriete Velissariou, infirmière professionnelle. [1]

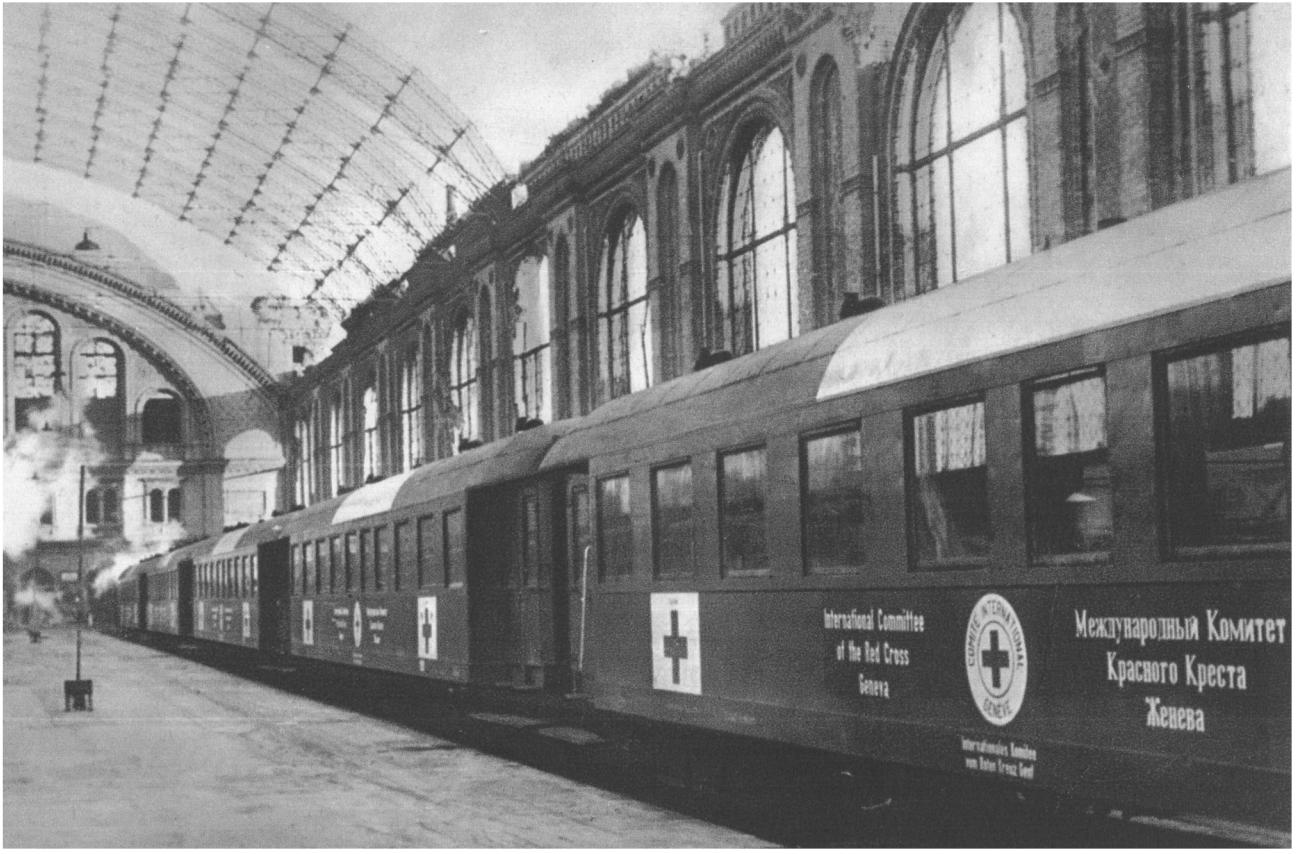
[1] Cf. *Revue internationale de la Croix-Rouge*, juin 1947, p. 512.

ACTIVITÉ DU COMITÉ INTERNATIONAL A JAVA
Évacuation de civils chinois.

1. Civils suivis d'un porteur indonésien.

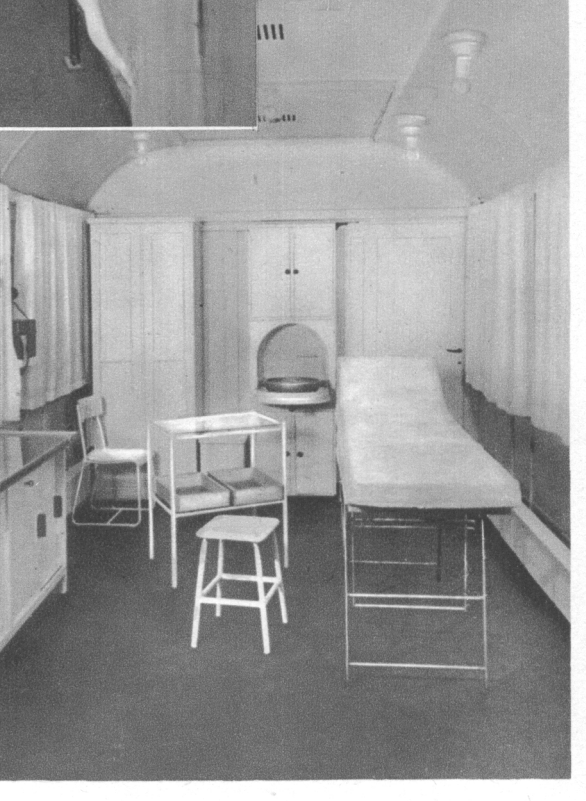
ACTIVITÉ DU COMITÉ INTERNATIONAL A JAVA
Évacuation de civils chinois.

2. Des civils chinois franchissent la ligne de démarcation, entre la zone occupée par les forces indonésiennes et la zone occupée par les forces néerlandaises.



1. Le « train sanitaire Genève » en gare d'Anhalt (Berlin).

2. Vue intérieure d'un wagon-couchettes.



3. Vue intérieure du wagon-chirurgie; la salle d'opération.